

une grande porte cintrée qui découvre la ville derrière une grille de fer forgé ; sur le ton de pierre, les ornements se détachent en gris-vert et en vert-bleu, assez compliqués pour s'harmoniser parfaitement avec les fioritures de la musique italienne, assez simplifiés pour les évoquer seulement sous une habile stylisation. Les costumes, — si l'on en excepte le tissu des robes de femmes, aux fleurs un peu trop figiolées sur un fond trop blanc, — embellissent encore le tableau.

Avec la réalisation d'*Antar*, rien ne pouvait mieux que cette réalisation du *Mariage secret*, nous faire regretter que M. Rouché et ses collaborateurs aient été s'enterrer à l'Académie Nationale de Musique.

XAVIER DE COURVILLE.

/// A PROPOS DE LA RESTITUTION D'UN CONCERTO DE MOZART.

Les 29 et 30 janvier dernier, M^{me} Wanda Landowska exécutait aux Concerts Padeloup un concerto de Mozart (*ré mineur*, n° 491 du catalogue de Kochel). Succès chaleureux, confirmé depuis par d'élogieux comptes rendus de la presse musicale. Mais il semble qu'en faisant ressortir les mérites de l'interprète, on ait précisément négligé le plus rare : la restitution d'un chef-d'œuvre de Mozart dans l'esprit même du divin maître de Salzbourg. La haute virtuosité — perlé du jeu, charme de la sonorité, et tout ce qu'on peut ajouter d'éloges de cet ordre —, pour indispensable qu'elle soit, ne vaut que par la personnalité qui l'anime. Le problème capital est donc celui de l'interprétation ; il se pose en termes bien différents selon qu'il s'agit des compositions des XIX^e et XX^e siècles, ou de ce qu'on appelle communément « musique ancienne ». Chopin, Schumann, Beethoven même sont assez près de nous, en esprit du moins, pour que subsiste, de presque toutes leurs œuvres une interprétation-type, un poncif transmis de proche en proche et d'une précision telle qu'un talent même médiocre puisse faire illusion en l'utilisant comme une sorte de guide-âne.

Si nous remontons à Mozart, pour un écart de peu d'années, que de difficultés nouvelles ! Plus de tradition, car on ne peut accorder de créance au style d'un maniérisme affadi, ou d'une sécheresse glaciale qu'adopte de temps en temps tel mozartien occasionnel. En fait l'arbitraire, pour ce qui touche aux mouvements, à la dynamique sonore, au phrasé, à l'ornementation. Nous ne pouvons, dans les quelques lignes qui nous sont imparties, résoudre ces problèmes, mais seulement rappeler leur réalité, les travaux que leur ont consacrés des savants comme J. Écorcheville, Quittard, Cucuel, Pirro, Borrel, Bouvet, le petit livre plein de faits où M^{me} Landowska s'applique à tirer des théoriciens anciens et modernes une doctrine pratique d'interprétation. On s'y peut convaincre de ce qu'entre autres choses :

Pour les mouvements, les indications métronomiques sont dans une large mesure suppléées par celles que Quantz tire de la vitesse des pulsations sanguines ; dans les *allegro* et les *presto*, Mozart admettait l'extrême rapidité tant que la clarté ne lui était point sacrifiée ; ses *andante* étaient sensiblement moins lents que les nôtres ; il connaissait déjà un *tempo*

rubato analogue, toutes proportions gardées, à celui de Chopin, en ce sens que la main gauche n'y cessait de conserver le rôle de « batteur de mesure ». Pour la dynamique, il répudiait l'extrême force, semblable à Couperin, à Haydn, et plus tard à Chopin.

Pour l'ornementation de la mélodie, elle était non seulement admise, mais exigée dans les mouvements lents où l'auteur n'avait pas expressément noté les agréments de son choix. Des règles précises fixaient son emploi, différent selon les styles et les écoles, plus strictement déterminé chez les Français, plus large, laissant place à l'improvisation dans la manière italienne à laquelle se rattache l'andante du concerto en *ré mineur*.

Quant au style en général, son élégance était loin d'exclure l'émotion ; mais l'esthétique du temps voulait une expression discrète, « plus plaintive que pathétique », « plus tendre que passionnée », indiquée, presque sous-entendue, à cent lieues des grands éclats auxquels l'âge suivant se complaira.

Ce n'est pas à dire que la vérité soit dans un terne juste milieu, sorte de moyenne entre l'aridité pseudo-classique et les effusions du romantisme. Moins qu'homme du monde, Mozart n'admet la contrainte. L'andante orné du concerto, les cadences terminales ne valent que par leur spontanéité : il faut que le virtuose s'y meuve librement et nous donne parfois l'impression qu'il improvise devant nous comme jadis l'auteur devant les Viennois charmés.

Et c'est le sens de l'effort de reconstitution historique que poursuit M^{me} Wanda Landowska non point abstrait ni vain, mais fécond, — le sang et la vie d'une exécution qui devient création permanente, et les identifiant l'un à l'autre réincarne en son interprète, récompense d'un zèle jamais démenti, l'âme charmante de Mozart.

MARC PINCHERLE.



ERRATUM. Dans notre n° 6, page 59, neuvième ligne, lire : 10 avril.